



HAL
open science

Grobianus est-il le cousin germain de Rabelais ?

Tristan Vigliano

► **To cite this version:**

Tristan Vigliano. Grobianus est-il le cousin germain de Rabelais?: Contribution à une histoire des spiritualités comparées en France et en Allemagne au 16e siècle. Seizième siècle, 2009, 5, pp.217-239. halshs-00700011

HAL Id: halshs-00700011

<https://shs.hal.science/halshs-00700011>

Submitted on 22 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Grobianus est-il le cousin germain de Rabelais ?
Contribution à une histoire des spiritualités comiques
en France et en Allemagne au XVI^e siècle.**

I. Position du problème

En 1549 paraît à Francfort le *Grobianus* de Friedrich Dedekind. Cet étrange poème, bien qu'il soit composé dans les rythmes élégants du distique élégiaque latin, édicte en pas moins de deux livres et seize chapitres, longs chacun d'une centaine de vers au bas mot, les règles universelles de la rustrerie. Peut-être ce délicat extrait permettra-t-il à notre lecteur de se figurer le style de l'ensemble :

Si par hasard ton hôte a servi à déjeuner quelques mets dont tu penses qu'ils sont susceptibles de plaire à ton gosier raffiné, enlève de ton assiette la morve qui te coule au nez ; puis fais-en une boulette de la largeur de ta main et lance-la au milieu du plat – ou du moins fais mine de la lancer – au vu et au su de tous : tu détourneras rapidement les autres de ces mets, et tu auras le plat pour toi tout seul¹.

Le nom *Grobianus* résulte en effet d'une longue accréation linguistique dont la base se trouve dans l'adjectif germanique *grob*, équivalent presque exact de *grossier*. N'apparaissant que dans le titre de l'ouvrage, il peut désigner tout à la fois le maître qui dispense ses leçons scélérates, ou le disciple qui les reçoit trop facilement.

Mais ne confondons pas ces disciples peu recommandables avec l'ensemble des lecteurs, ni leur maître avec l'auteur. En 1549, Friedrich Dedekind essuie encore ses fonds de culotte sur les bancs de l'Université de Wittenberg. Etudiant en théologie, il assiste aux cours de Melancthon, gloire de l'humanisme allemand et chef de l'Eglise luthérienne. Or, celui-ci n'a que des compliments à lui adresser : « un individu d'une prudence, d'une érudition, d'une intégrité remarquables »². Si prudent et si intègre, à dire vrai, qu'il a pris soin d'expliquer en une grave préface comment il fallait lire son livre : puisque les traités de civilité pullulent et que, pourtant, les gens n'ont jamais été aussi mal élevés que de nos jours, voyons donc (dit à peu près Dedekind) si un traité de mauvaises manières n'aurait pas pour effet

¹ « Si quas forte dapes in prandia miserit hospes, / Quas speras lautae posse placere gulae, / Exime de patulo mucorem nare fluentem, / Exemptum tota conglomerato manu / Idque vel in mediam coram omnibus inice lancem / Vel saltem gestus inicientis habe. / Sic reliquos dapibus cito deterrebis ab istis / Quodque erat appositum, solus habere potes » (F. Dedekind, *Grobianus*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 70-71).

² Voir notre note, dans F. Dedekind, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 208.

inverse de les dégoûter de leurs vices. Car les Spartiates avaient une coutume qui mérite d'être considérée :

Ils offraient jadis à leurs enfants, en la personne de leurs esclaves, le spectacle de l'ébriété comme d'une chose on ne peut plus honteuse, devant être évitée à tout prix ; ils contraignaient ces esclaves à s'enivrer en les faisant trop boire, puis une fois qu'ils étaient privés de toute lucidité et de toute raison pour avoir ingurgité une quantité excessive de vin, ils les montraient à leurs fils, pour qu'ils constatent de visu que l'ébriété fait de l'homme une brute et qu'ils soient dégoûtés à jamais de ce genre d'infamie. Guidé à notre tour par le même dessein, nous avons réuni certaines caractéristiques essentielles de la rusticité, exposées en un vers sans prétention, dans la seule intention qu'elles paraissent suffisamment honteuses et que quelques personnes au moins, celles qui ont encore une étincelle de noblesse, se détournent de ce genre d'incivilité³.

La parodie vaut donc, aux yeux de son auteur, par un emploi purgatif. La moralité est sauve. La satire l'emporte.

Cette saine lecture a-t-elle prévalu ? Le *Grobianus* rencontre en tout cas un vif succès. En 1551, le directeur de l'école de Worms, Caspar Scheidt, le traduit en allemand afin d'atteindre un public plus large : *Grobianus. Von groben sitten und unhöflichen Geberden*. Puis c'est Dedekind, devenu pasteur entre-temps, qui revient à la charge : en 1552, il ajoute un troisième livre à son poème, tout en l'accompagnant d'un appendice destiné aux femmes. Suivent de nombreuses rééditions, ainsi que de nouvelles traductions : par Hellbach en 1567, par Scherffer en 1640. A l'étranger, même engouement. Les Hongrois découvrent le *Grobianus* en 1592, les Polonais en 1637, les Tchèques en 1647. La langue anglaise n'hésite pas à s'encanailler : un certain R. F. tente l'aventure pour son propre compte ; Thomas Dekker propose en son *Guls Horne-Book* une libre adaptation (1609) ; Roger Bull, probablement un pseudonyme, donne *Grobianus or the compleat Booby* (1739)⁴.

En France, rien.

*

³ « Ita legimus Lacedaemonios olim suis liberis ebrietatem ut rem turpissimam omnibusque modis vitandam in servis ob oculos posuisse quos servos cogebant, ut vino largius exhausto ebrii redderentur, atque tum omni sensu et ratione ob ingurgitationem vini nimiam privatos filiis suis exhibebant, ut ipsi coram videntes ebrietatem ex homine brutum facere in perpetuum ab istiusmodi turpitudine abhorrerent. Eodem et nos consilio quaedam rusticitatis capita qualicumque versu descripta congesimus eo tantum animo, ut, cum ea satis turpia esse videantur, nonnullos saltem, qui adhuc aliquam ingenuae indolis scintillam habent, ab istiusmodi incivilitate absterremus » (F. Dedekind, *Grobianus*, ed. cit., p. 36-37).

⁴ Une bibliographie très complète de ces traductions est donnée par Eberhard Doll dans son article « Friedrich Dedekind » (*Kirchenlexicon*, vol. 20, Bautz, 2002, col. 373-379).

Il est pourtant un auteur, bien français celui-là, auquel le lecteur du *Grobianus* ne peut s'empêcher de songer : Rabelais. Le succès populaire d'un livre comique et la prolifération éditoriale qui s'ensuit, la description elle-même excessivement longue des pires excès, le pacte de lecture liminaire appelant à la recherche d'une sagesse que l'apparence immédiate de l'œuvre contredit, la personnalité de Dedekind, sa sensibilité humaniste, son humour étudiant et les fonctions qu'il exerce dans son église, ne peuvent pas ne pas évoquer la figure de Rabelais.

Mikhaïl Bakhtine semble s'être le premier essayé à ce parallèle⁵. Mais c'est pour mieux souligner les différences entre les traditions allemande et française. Alors que les chroniques gargantuines et pantagruéliques restent fidèles à l'esprit ambivalent du carnaval, le grobianisme (selon lui) a tendance à le trahir et à le réduire à des fins strictement satiriques ; ici se ferait sentir la double influence du contexte sociologique et religieux : Dedekind et Scheidt auraient écrit en bourgeois révoltés par l'intéressement des nobles et en protestants moralisateurs, quand Rabelais a su assumer le rire immense du peuple. Bakhtine ne cache pas sa préférence, ni son aversion. Et l'on aura beau jeu d'alléguer contre une telle lecture l'influence du contexte dans lequel elle se situe. Nul doute en effet que le critique russe ne se soit approprié le jugement de Karl Marx sur le grobianisme :

Plat. Boursoufflé. Fanfaronnant. Thrasonique. Prétentieusement vulgaire dans l'attaque. Hystériquement sensible à la grossièreté des autres. Brandissant très-haut son épée en un monstrueux gaspillage d'énergie pour la laisser retomber dans le vide. Prêchant sans cesse la moralité et sans cesse l'offensant. Entrelaçant dans une même maille absurde le déclamatoire et le banal. Tout à son affaire, mais sans rien en faire. Opposant à la sagesse populaire une demi-érudition petit-bourgeoise, à la science un bon sens qui se voudrait sain. Une épaisseur creuse qui se répand avec une certaine frivolité complaisante. Une forme plébéienne pour des idées d'épicier. Tordant la langue écrite pour lui donner un caractère « purement » corporel. Exhibant la chair de l'écrivain, que tous ses doigts démangent de l'envie de prouver sa force, de montrer comme ses épaules sont larges, d'étirer son membre en public. Proclamant la nécessité d'un esprit sain dans un corps sain. Contaminé sans même s'en rendre compte par les disputes les plus abstruses du seizième siècle et par son engouement fiévreux pour la matière. Fasciné par des notions dogmatiques et étriquées, en même temps qu'il en appelle à une action mesquine contre toute forme de pensée. Fulminant contre la réaction, réagissant contre le progrès. Incapable de faire rire de l'adversaire, risible quand il le morigène sur tous les tons. Salomon et Marcolphe, Don Quichotte et Sancho Pança, exalté et philistin pour le même prix. Forme rustre de la révolte, forme d'une rustrerie révoltée. Et flottant par-

⁵ M. Bakhtine, *L'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1998, p. 72-73.

dessus le tout, la bonne conscience *sincère* du brave bourgeois content de lui-même, en guise d'ambiance : c'était cela, la *littérature grobianiste* du seizième siècle⁶.

Dans cette longue période aux accents quasiment frénétiques, extraite d'un article de la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung* daté d'octobre 1847, Marx ne s'en prend ni à Dedekind ni à Scheidt : il vilipende les idées de Karl Heinzen, chantre de la social-démocratie et, par là-même, ennemi à abattre. Mais c'est bien contre une résurgence du grobianisme qu'il veut lutter, preuve qu'il ne porte pas cette tradition dans son cœur.

Ce détour par Marx relèverait de l'anecdote, si Bakhtine avait hérité seul de sa diatribe. Mais l'association entre grobianisme et bourgeoisie a donné lieu à une série de commentaires, dont l'orientation principale peut être qualifiée de sociologique : Norbert Elias étudie l'émergence de la classe moyenne en Allemagne et dans cette perspective, remarque le caractère « spécifiquement bourgeois » du *Grobianus*⁷; Barbara Correll estime à son tour que Caspar Scheidt et Friedrich Dedekind appartiennent à un milieu intermédiaire, ce qui expliquerait qu'ils cherchent à nier leurs origines rurales et qu'ils constituent le paysan en une sorte d'ennemi intérieur⁸. Nous croyons pour notre part que ces lectures, si pénétrantes qu'elles soient, se

⁶ « Platt, großprahlend, bramarbasierend, thrasonisch, prätentios-derb im Angriff, gegen fremde Derbheit hysterisch empfindsam; das Schwert mit ungeheurer Kraftvergeudung schwingend und weit ausholend, um es flach niederfallen zu lassen; beständig die Sitte predigend, beständig die Sitte verletzend; pathetisch und gemein in komischster Verstrickung; nur um die Sache bekümmert, stets an der Sache vorbeistreifend; dem Volksverstand kleinbürgerliche, gelehrte Halbbildung, der Wissenschaft sogenannten "gesunden Menschenverstand" mit gleichem Dünkel entgegenhaltend; inhaltlose Breite mit einer gewissen selbstgefälligen Leichtigkeit sich ergießend; plebejische Form für spießbürgerlichen Inhalt; ringend mit der Schrittsprache, um ihr einen sozusagen rein körperlichen Charakter zu geben; gern im Hintergrund auf den Leib des Schriftstellers deutend, den es in allen Fingern juckt, einige Kraftproben zu geben, seine breiten Schultern zu zeigen, seine Gliedmaßen öffentlich zu recken; gesunden Verstand in gesundem Körper proklamierend; bewußtlos angesteckt von der subtilsten Zänkerei und dem körperlichen Fieber des sechzehnten Jahrhunderts; ebenso in dogmatische bornierte Begriffe festgebannt, als allem Begreifen gegenüber appellierend an eine kleinliche Praxis; tobend gegen die Reaktion, reagierend gegen den Fortschritt; in der Unfähigkeit, den Gegner lächerlich zu schildern, ihn lächerlich scheltend durch eine ganze Stufenleiter von Tönen hindurch; Salomo und Marcolph, Don Quijote und Sancho Pansa, Schwärmer und Pfahlbürger in einer Person; rüpelhafte Form der Empörung, Form des empörten Rüfels; über dem Ganzen das *ehrliche* Bewußtsein des selbstzufriednen Biedermanns als Atmosphäre schwebend – so war die *grobianische Literatur* des sechzehnten Jahrhunderts » (Karl Marx, *Werke*, t. 4, Berlin, Dietz, 1972, p. 331-332).

⁷ N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 160 sq. et p. 491.

⁸ B. Correll, *The End of Conduct*, New York, Ithaca, 1996, p. 132.

ressentent d'une forme d'anachronisme : elles mesurent les mentalités d'après des concepts issus d'un cadre de pensée matérialiste et traitent, par conséquent, le fait religieux à la Renaissance en des termes relativement inadéquats. Elles contribuent de surcroît à la dépréciation du grobianisme : de la bourgeoisie à la petit bourgeoisie, dans la représentation du monde qui est la nôtre, le pas est trop vite franchi pour qu'il en aille autrement.

Aussi le parallèle avec Rabelais ne peut-il être mené objectivement que si l'on consent à se défaire de cet *a priori* sociologique. Nous partons donc de quelques questions simples : y eut-il entre les deux traditions, française et allemande, des rencontres ? Si oui, l'influence fut-elle réciproque ? De quels reflets nouveaux l'œuvre de Rabelais et la littérature grobianiste, envisagées dans leurs rapports respectifs, sont-elles susceptibles de s'éclairer ?

Cette enquête nous mènera sur la piste d'un phénomène encore mal connu, qui relève à la fois de l'histoire des mentalités et de l'histoire littéraire : l'émergence, dans l'Europe du XVI^e s., de *spiritualités comiques*. Nous montrerons que le credo de ces hommes s'entend dans l'accent de leur rire.

II. Des trajectoires parallèles

Les Utopiens savent à l'occasion bâfrer, éructer, et vesser. Nul besoin d'une étude lexicale pour le prouver. Il arrive même qu'ils signalent en ceci la perversité de leurs mœurs. La première éducation de Gargantua produit à cet égard des résultats éloquents. Ses trois occupations favorites constitueraient l'emploi du temps idéal du plus studieux des Grobianus, élevé qu'il est à la campagnarde, obnubilé par ses fonctions digestives, et consciencieux partisan de la sieste postprandiale :

Celuy temps passa comme les petitz enfans du pays, c'est assavoir à boyre, manger et dormir : à manger, dormir, et boyre : à dormir, boyre, et manger⁹.

Tel son cousin germain, il transforme les vêtements et les assiettes en réceptacles d'abondantes excréctions mucales : « il se mouschoyt à ses manches, il mourvoit dedans sa soupe »¹⁰. Peu ragoûtant. Et quand Grobianus taquine de force les demoiselles dans la rue, ce petit prince de comédie fait preuve de dispositions plus précoces encore pour la

⁹ F. Rabelais, *Gargantua*, chap. 11, p. 33. Nous citons Rabelais dans l'édition de Mireille Huchon (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994).

¹⁰ F. Rabelais, *Gargantua*, *ed. cit.*, chap. 11, p. 34.

bagatelle : « tousjours tastonit ses gouvernantes cen dessus dessoubz, cen devant derriere, harry bourriquet »¹¹.

Mais il est fort peu probable que Rabelais ait trouvé son inspiration en Allemagne¹². Non pas, certes, que la chronologie s'y oppose. La première mention d'un dénommé « saint Grobrien » se trouve en effet dans la *Nef des fous* (*Narrenschiff*) de Sébastien Brant, qui est publiée en 1494¹³; et le thème réapparaît en 1512 dans la *Confrérie des fripons* (*Schelmzunft*) de Thomas Murner : le saint prend alors la forme d'un porc. La genèse du grobianisme est donc antérieure à la publication de *Gargantua* (1534). Or, si Murner n'est pas traduit, le poème de Brant est rendu en latin par Jacob Locher¹⁴, en français par Pierre Rivière¹⁵. Rabelais put accéder à l'une de ces versions¹⁶. Mais la plus grande partie de ses chroniques est déjà parue quand le grobianisme devient une véritable mode littéraire, soit lorsque Friedrich Dedekind donne son poème (1549). Seuls feraient exception le second *Quart Livre* (1552) et le *Cinquième Livre* (1564) : mais le lecteur le plus persévérant n'y

¹¹ F. Rabelais, *Gargantua*, ed. cit., chap. 11, p. 35.

¹² Notre propos porte ici sur les seuls éléments de contre-civilité. Car pour le reste, Rabelais était bien loin d'ignorer les traditions comiques ou satiriques allemandes. On sait par exemple que les *Lettres des hommes obscurs* (*Epistolae obscurorum virorum*) d'Ulrich von Hutten, publiées entre 1515 et 1517, lui inspirèrent en partie le catalogue de Saint-Victor, dans *Pantagruel*.

¹³ « Eyn nuwer heylig heißt Grobian / Den will yetz fyren yederman / Und eren jnn an allem ort / Mit schântlich wüst werck wis und wort » (S. Brant, *Das Narrenschiff*, chap. 72, « Von groben Narren », *Editiones neolatinae*, vol. 38, Vienne [Autriche], 2003, p. 320).

¹⁴ « Festa novi patris celebrant plures Grobiani, / Magna cohors jugi hunc sedulitate colit. / Illius obscenis lustrantur ritibus arae, / Non nisi pestiferos hic Grobianus amat » (J. Locher, *Stultifera navis*, chap. 72, « De obscenis fatuis », *Editiones neolatinae*, vol. 38, p. 23).

¹⁵ « Plusieurs gorbien nommez / Et lesquelz tresmal renommez / Sont assemblez a grans monceaux / Celebrant les festes et ceaulx / De leurs antiqs anciens peres / Et s'adonnent aymer viperes / Et toute vile chose enorme » (J. Rivière, *La Nef des Folz du monde*, *Editiones neolatinae*, vol. 38, f. 64^v). Si jamais Rabelais avait connu le grobianisme par ce texte, il en aurait déjà une perception altérée : car il n'est plus ici question d'un saint patron Grobrien, mais de « pères » dont on ne sait trop qui ils sont au juste. Quant à la mutation de la syllabe *grob* en *gorb*, elle peut s'expliquer de deux façons : soit Rivière ne comprend plus la signification du mot et fait erreur ; soit il s'est essayé à un jeu de mots en paronomase avec le péché de « gormandise », mentionné par la suite ; mais à supposer que cette seconde hypothèse soit la bonne, l'allusion ne brille pas par son évidence. Le grobianisme est un piètre produit d'importation en France.

¹⁶ Si la *Nef des Folz du monde* n'est pas rééditée – tout au plus adaptée en prose par Jean Drouyn (*La Grant Nef des folz de ce monde*, Lyon, Guillaume Balsarin, 1499), mais sans davantage de succès – la *Stultifera navis* jouit en revanche d'une certaine postérité.

découvrira aucune trace, même lointaine, de Dedekind, de Scheidt, ni de leurs rustres.

Dans ces conditions, mieux vaut admettre que les similitudes ci-dessus relevées, fussent-elles très évidentes, tiennent à un patrimoine éducatif et culturel commun, dont les dimensions sont européennes. Des manuels de bonnes manières tels que la *Civilité puérile* d'Érasme (1530) ou les *Distiques* de Dionysius Cato – mais il faudrait mentionner aussi le *Regimen sanitatis*, traité de diététique versifiée, et bien d'autres ouvrages didactiques de cette espèce – jouissent d'un succès analogue dans les collèges de France et d'Allemagne : Rabelais les connaît par cœur¹⁷, Dedekind aussi ; il n'est pas anormal qu'ils se soient plu l'un et l'autre à les parodier ; ce qui ne signifie évidemment pas qu'ils se soient imités entre eux.

*

Tel est en effet le paradoxe de l'humanisme à la Renaissance, qu'il fait communier dans un même état d'esprit des intellectuels issus de nations éloignées, mais est loin d'abolir tout cloisonnement des cultures. Le hollandais Érasme, que ses contemporains appellent par une plaisante anagramme *mus errans* (la souris voyageuse), les Français Guillaume Budé ou Jacques Lefèvre d'Étaples, l'Anglais Thomas More, l'Espagnol Jean-Louis Vivès, l'Allemand Melanchthon sont de ceux dont les noms sont connus dans l'Europe tout entière. Mais pour quelques rares globe-trotters ou best-sellers internationaux, combien d'humanistes, grands ou moins grands, voient l'écho de leurs œuvres buter soudainement contre de mystérieuses frontières, qui ne sont pas toutes linguistiques ?

Dedekind et Rabelais se rejoignent dans une joyeuse communauté de dispositions. Les prophéties tautologiques de celui-ci ...

Ceste année les aveugles ne verront que bien peu, les sourds oyront assez mal, les muets ne parleront guères ; les riches se porteront un peu mieulx que les pauvres, et les sains mieulx que les malades¹⁸.

... annoncent, à défaut d'événements plus consistants, les tautologies didactiques de celui-là :

Si sur ton chemin quelqu'un te dit bonjour, que ce soit une connaissance à toi ou un étranger, tu ne daigneras pas facilement lui répondre... à moins que tu ne le juges suffisamment digne de recevoir une réponse

Les épanchements nasaux de celui-là rappellent les exemples antiques allégués par celui-ci :

¹⁷ Les parodies rabelaisiennes de la *Civilité puérile*, mais aussi du *De pueris statim instituendis*, célèbre traité éducatif d'Érasme, ont été étudiées récemment par Patricia Eichel-Lojkine (*Excentricité et humanisme*, Genève, Droz, 2002, p. 151 sq.)

¹⁸ F. Rabelais, *Pantagruéline prognostication*, ed. cit., chap. 3, p. 926.

[Philoxenus et Gnathon] crachoient villainement dedans les platz, afin que les hostes, abhorrens leurs infames crachatz et morveaux, desistassent manger des viandes apposées et tout demourast à ces villains cracheurs et morveux¹⁹.

Mais c'est qu'ils lisent les mêmes textes (ici : Plutarque traduit par Erasme) et qu'ils sont enclins à en extraire les mêmes passages. Car pour le reste, l'influence de Dedekind sur Rabelais est nulle. Et l'influence de Rabelais sur Dedekind n'est pas plus avérée : aucun élément ne permet en effet de supposer que ce dernier ait su le français ; et en admettant qu'il ait caché un tel don à ses lecteurs, il aurait encore fallu qu'il entende parler de cet auteur qui, de l'autre côté du Rhin, connaît un succès gigantesque. Or, plusieurs éléments doivent être ici versés au dossier, qui n'accréditent pas vraiment cette hypothèse :

1°/ Le *Grobianus* de Dedekind paraît à Francfort, chez Christoph Egenolff, en 1549. Le *Grobianus* de Scheidt paraît à Worms, chez Gregor Hoffman, en 1551. Scheidt commence ainsi l'épître liminaire qu'il adresse à Dedekind :

Je ne doute pas, savant Friedrich, que vous ne soyez quelque peu étonné de recevoir les salutations et la lettre de quelqu'un que vous ne connaissez pas et que vous n'avez jamais vu²⁰.

55 km séparent Francfort de Worms. 380 km séparent Worms de Wittenberg, où Dedekind achève ses études. Manifestement, le voyage est long.

2°/ L'original latin n'est pas assez grossier (« nicht grob genug ») au goût de Scheidt. Et, de son propre aveu, il n'a pas hésité à amplifier le texte, ni à l'accompagner de scolies, ni à l'épicer, pour toucher le plus grand nombre ...

... de même que les musiciens bien souvent improvisent à partir de la partition et embellissent le chant, mais finissent par retrouver la cadence²¹.

Exemple de ces amplifications : dans la préface qui suit immédiatement l'épître à Dedekind, un dénommé Maître Grobianus prend la parole. Ce pédagogue d'un genre particulier a ouvert une école pour inculquer à ses disciples les mauvaises manières. Mais devant le succès de cette entreprise, pour alléger ses peines et parce que les années passent, il s'est résolu à consigner par écrit les règles de la rustrerie. Avant de prendre la plume, Maître Grobianus indique

¹⁹ F. Rabelais, *Quart Livre*, ed. cit., prologue de 1548, p. 718.

²⁰ « Mir zweifelt nicht / wolgelerter FRIDERICE/ es werde euch zum theil befremden / von einem / so von euch nie erkant oder gesehen worden / grüß oder brieff zu entpfahen » (C. Scheidt, *Grobianus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1979, p. 85).

²¹ « Wie die Musici offermals under die fürgeschribne notten jre läufflin machen / und das gesang colerieren / doch alweg wider in schlag kommen » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p 88).

cependant avoir consulté sa « très chère, tendre et vertueuse [*sic*] femme, Grobiana, fileuse aguerrie de demoiselles mal élevées et de servantes fainéantes »²².

Grobiana est un personnage créé de toutes pièces par Scheidt, qui invente aussi la terminaison latine de son nom. Toutefois, le thème féminin ne fait pas ici son entrée dans les manuels de mauvaises manières. Il apparaît en effet dès 1538 dans un opuscule en prose allemande, le *Grobianus Tischzucht*, ou *Petit Grobrianus*. Signé W.S. (Wilhelm Salzman ?), ce texte est publié sans nom d'éditeur dans la localité imaginaire de Wilkefuge²³. Comme précisé dans le prologue et dans l'épilogue, ses destinataires appartiennent à l'Ordre de la Porcherie, qui accueille des frères religieux, mais aussi des soeurs²⁴. Scheidt aurait très bien pu s'inspirer de cette autre tradition, mais il ne semble pas l'avoir fait : à peine les contours de sa Grobiana sont-ils esquissés qu'il s'en désintéresse. Faute d'avoir eu en mains le *Petit Grobrianus*²⁵? C'est possible.

De Wilkefuge à Worms, distance inconnue : mais l'Allemagne est grande²⁶.

3°/ Dans l'édition augmentée de 1552, Dedekind consacre une section aux demoiselles, peut-être à l'imitation de W. S. Mais il faut attendre 1554 pour que cette section soit intitulée par l'éditeur « Grobiana », ce qui laisse à penser que Dedekind n'a pas eu connaissance de la traduction allemande de son propre poème, ou qu'il n'en a eu connaissance que très tard. De manière générale, aucun des remaniements opérés dans l'édition de 1552 n'atteste une quelconque lecture de Scheidt²⁷.

Pour comparaison, Wittenberg – Lyon (où sont publiées pour la première fois les chroniques de Rabelais) : 890 km. Neustadt am Rügenberge (ville natale de Dedekind) – Lyon : 838 km. Francfort – Lyon : 560 km. A vol d'oiseau.

²² « meiner aller liebsten zarten und tugendhafften haußfrawen GROBIANA, erwelter spinnerin der groben ungezognen diernen und faulen mägd » (C. Scheidt, *Grobrianus*, *ed. cit.*, p. 89).

²³ W. S., *Grobianus Tisch zucht bin ich genant, den Brüdern un Sew orden wol bekant*, Wilkefuge, s. n., 1538.

²⁴ A. Hauffen, *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts*, Strasbourg, Trübner, 1889, p. 75.

²⁵ Dedekind, en revanche, a eu connaissance du *Grobianus Tischzucht*, qu'il imite dès la première mouture de son poème (cf. Aloys Bömer, dans F. Dedekind, *Grobrianus*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1903, p. XXIV).

²⁶ Aloys Bömer estime que le *Petit Grobrianus* est paru à Berlin (*op. cit.*, p. XXIV), Barbara Könneker pense qu'il fut publié à Worms (dans C. Scheidt, *Grobrianus*, *ed. cit.*, p. VIII). Mais ces indications sont purement conjecturales.

²⁷ A. Hauffen, *op. cit.*, p. 73.

*

L'influence de Dedekind sur Rabelais étant inexistante, l'influence de Rabelais sur Dedekind étant nulle, la conclusion paraît s'imposer d'elle-même : le grobianisme et le pantagruélisme ne se sont pas encore rencontrés. Mais la circulation des hommes, des idées et des textes à la Renaissance est un petit aléa aux mille traverses, et ce qui vaut pour Dedekind ne vaut pas forcément pour Scheidt : de ce qu'un Allemand de Worms n'a pas réussi à entrer en relation avec un Allemand de Wittenberg, il ne résulte pas qu'il n'ait pu se trouver plus aisément en contact avec des Français.

Le *Grobianus* de Scheidt n'imité certes pas les chroniques de Rabelais : la différence entre prose et vers, forme narrative et genre didactique, n'échappe à personne. Mais il est l'œuvre d'un maître d'école qui connaît assez son latin pour traduire plus de trois mille vers, et qui se plaît à citer Diogène, Horace, Ovide en sa préface : l'œuvre d'un humaniste, en somme. Et d'un humaniste qui ne craint pas le paradoxe, puisqu'il écrit en langue vernaculaire : ce qui n'est pas si fréquent, dans une république des lettres où la coutume veut que les érudits parlent latin. Rabelais cependant fit le même choix paradoxal. Or, à qui Scheidt délègue-t-il le soin de dispenser ses leçons ? A « Maître » Grobianus : un titre dont Alcofribas Nasier, narrateur des chroniques, aime justement à s'affubler. Autre heureuse coïncidence : la datation fantaisiste de la préface (« le 31 février de l'année de mon magistère ») et son lieu de rédaction improbable (« Lourdemont »²⁸) sont bien dans l'esprit de l'utopie rabelaisienne, que nul ne pourra jamais situer dans l'espace ni dans le temps ; elles ressortissent en outre à une même volonté de transformer le paratexte en fiction.

Mais ce n'est pas tout. Caspar Scheidt mentionne avec humour les lieux communs les moins aimables qui ont cours à l'étranger sur l'« aleman yurongne »²⁹. A l'occasion, il parsème ses scolies de proverbes ou de locutions tirés de la langue française³⁰ : « ung gentil veau »³¹, « au diable soit le villain »³², « le bancquet des yurongnes »³³,

²⁸ « Geben zu Lourdemont / den 31. february / im jar meiner meinerschafft » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 90).

²⁹ « daß wir auch deshalb von andern Nationen gar Adelische / subtile / und höfliche namen als *Porco Tedesco*, *inebriaco*, *Aleman yurongne* / und andere mehr schöne Tittel erworben » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit. p. 85).

³⁰ Il s'en explique du reste à la fin de l'épître à Dedekind : « so ich aus französicher Sprach transferieren willes bin » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 88).

³¹ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 126.

³² C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 128.

³³ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 146.

« la belle contenance des lourdaux »³⁴, « ung droict pitault de villaige »³⁵, « ung vaillant homme »³⁶. Edictant les règles d'une séduction pour le moins expéditive, mais qui ne rebute pas (bien au contraire) les parents de la jeune fille convoitée, il va même jusqu'à noter en marge une certaine ressemblance avec les mœurs gauloises, qu'il juge toutefois plus raffinées que les déportements grobianistes³⁷. Autant dire qu'il connaît bien la France. Du reste, ses autres activités poétiques nous le confirment : mériterait notamment d'être cité un *Eloge de Mai* en vers (*Lobrede von Wegen des Meyen*), dans lequel Scheidt traduit en partie le *Temple de Cupido* de Clément Marot³⁸.

Il participe en outre à un ambitieux projet éditorial, dont il faut dire quelques mots. Mû par ses convictions réformées, l'imprimeur lyonnais Jean de Tournes entreprit de faire illustrer les passages les plus importants de la Bible et s'en remit pour ce faire à Bernard Salomon, graveur sur bois réputé. Chacune des dites gravures devait s'accompagner d'épigrammes, rédigées en français par Claude Paradin, sous forme de quatrains : d'où le titre de *Quadrins historiques* donné au recueil (1553). Allaient bientôt paraître des adaptations de ce recueil en anglais, en espagnol, en italien, en flamand, en latin ... et en allemand : *Wol gerißnen und geschnidten figuren ausz der Bibel* (*Figures bien taillées et bien découpées, extraites de la Bible*), Lyon, Jean de Tournes, 1554, 80 ff. in-8°. Le volume comporte 149 épigrammes, des quatrains, tous composés par Caspar Scheidt. A en juger par la date de l'épître dédicatoire qu'il adresse à Nicolas Gerbelius, son travail fut achevé en septembre 1551, soit le mois précis où il rédige l'épître liminaire du *Grobianus*³⁹.

Il y a tout lieu de penser que la première série des *Bibles* (1553-1558) donna pleine satisfaction à ses concepteurs. Mais elle portait uniquement sur l'Ancien Testament. Aussi entreprit-on de lui donner une suite. En 1554 paraissent à Lyon les *Figures du Nouveau Testament*, illustrées de nouveau par Bernard Salomon, et accompagnées des sizains de Charles Fontaine. Les épigrammes sont adaptées en italien, en flamand ... et en allemand : *Wol gerißnen und geschnidten figuren Ausz der neuwen Testament*, Lyon, Jean de

³⁴ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 180.

³⁵ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 201.

³⁶ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 201.

³⁷ « Ut solent in Gallia, sed aptioribus quam tali Grobiano » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 125).

³⁸ A. Hauffen, *op. cit.*, p. 104.

³⁹ C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 88.

Tournes, 1564, 48 ff. in-8°. 92 sizains rimés, par Caspar Scheidt derechef. Autant dire qu'il connaît très bien la France.

*

C'est ici que s'interrompt le fil qui nous mènerait de Rabelais à Scheidt. Car les biographes prêtent à ce dernier des origines alsaciennes, qui expliqueraient sa francophilie : mais ce sont là des conjectures, fondées sur quelques observations patronymiques incertaines. Ils supposent également que Scheidt a fait un voyage à Lyon, voire qu'il fut employé par Jean de Tournes comme correcteur : une hypothèse que nos propres investigations n'ont pas permis de vérifier. Ils le présentent enfin comme l'oncle de Johann Fischart, qui aurait fréquenté son école latine de Worms⁴⁰ : l'information serait d'importance, puisque Fischart est l'auteur de la *Geschichtklitterung* (1575-1590), puissante adaptation en allemand du *Gargantua* ; et l'on aurait vite fait de considérer que si le neveu s'est intéressé à Rabelais, c'est que son oncle l'a entretenu de cet auteur.

Méfions-nous cependant des conclusions trop hâtives : entre 1565 et 1566, Fischart a séjourné à Paris, pour études à la Sorbonne⁴¹, et sa lecture de Rabelais peut dater de ce séjour. De plus, le seul témoignage confirmant la parenté entre les deux hommes est littéraire. Il s'agit d'un extrait de l'*Eulenspiegel Reimensweis*, poème satirique publié par Fischart en 1572. Un extrait de la préface en prose, plus exactement :

Un tel projet [la composition de l'*Eulenspiegel Reimensweis*], parce qu'il soulevait toute sorte de problèmes qui m'échappent, est resté inachevé. Bien que quelques uns aient commencé à en donner des bribes, comme entre autres mon cher oncle et précepteur (*mein lieber Herr Vätter und Preceptor*) Caspar Scheidt, de bienheureuse mémoire, qui était résolu à traiter un sujet si bien accordé avec son *Grobianus*, mais qui en a été empêché par ses activités pédagogiques et par des travaux plus sérieux⁴².

Or, ce passage soulève plus de difficultés qu'il n'en résout. Comment traduire *mein lieber Herr Vätter und Preceptor* ? « Mon cher parrain et précepteur » ou « mon cher oncle et précepteur » ? Selon que l'on retient l'une ou l'autre de ces traductions, les conséquences ne sont pas

⁴⁰ Voir l'important *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts* d'Adolf Hauffen (*op. cit.*), dont la plupart des biographes s'inspirent.

⁴¹ Helmut de Boor et Richard Neuwald, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. 5, Munich, Beck, 1957, p. 107.

⁴² « So ist doch solchs siedher/ weiß nicht auß was für ungelegenheit verblieben. Wiewol sich etliche bißweilen dessen underfangen, als under anderm mein lieber Herr Vätter und Preceptor Caspar Scheid seliger gedechtnuß, so solche fürhabende Matery seinem Grobiano gleichmessig zuhandlen befunden, aber von wegen Schulgeschefft und ernstlicherem studieren daruon abgehalten » (J. Fischart, *Eulenspiegel Reimensweis*, dans *Sämtliche Werke*, t. 2, Peter Lang, 1993, p. 19).

les mêmes. Car la conjecture des biographes n'est solidement fondée que si Scheidt est bien l'oncle de Fischart.

S'il n'est que son parrain, l'affaire se complique. L'auteur de l'*Eulenspiegel Reimensweis* se trouve manifestement des affinités avec l'auteur du *Grobianus*, qu'il cite à plusieurs reprises dans son oeuvre, toujours avec éloge : il peut très bien l'avoir élu comme parrain, autrement dit, l'avoir désigné comme ce poète qui est à l'origine de sa vocation littéraire. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un lien de parenté, par le sang ni par la loi, ait existé entre eux. Qui sait même si Fischart, tout en célébrant Caspar Scheidt, ne dialogue pas avec son personnage : Maître Grobianus ? Maître Grobianus, après tout, adresse sa préface « à ses chers écoliers et enfants adoptifs »⁴³; il se présente dans l'envoi comme leur « fidèle père et maître »⁴⁴; et il leur confie de surcroît le soin de conserver sa mémoire :

Je veux vous instituer héritiers de mon nom séculaire, Grobianus, et vous le confier, afin que soit conservée la mémoire de ma lignée et de ce nom dans toutes les régions de la grossièreté⁴⁵.

Fischart rend donc à son parrain, ou à son oncle, l'hommage que Maître Grobianus attendait de ses disciples. Qui plus est, en suppléant Scheidt dans un projet qu'il n'a pas eu le loisir de réaliser, il rappelle à son lecteur de quelles tâches celui-ci était accablé : mais Maître Grobianus se sentait lui aussi dépassé par le succès de ses activités pédagogiques ! « Hélas », se plaignait-il, « tout cela commence à me demander trop d'efforts »⁴⁶.

Fischart représente-t-il Scheidt d'après son personnage, ou Scheidt a-t-il créé un personnage à sa propre image ? Bien difficile de démêler la part du jeu littéraire et de la vérité historique. Mais le raisonnement qui consisterait à voir dans l'éventuelle parenté entre les deux poètes un indice rétrospectif de l'influence exercée sur Scheidt par Rabelais, raisonnement déjà mal assuré *a priori*, n'en est que plus fragile.

*

Finalement, c'est à Johann Fischart en personne qu'il revient d'avoir fait converger de manière explicite les deux traditions grobianiste et pantagruéliste dans son oeuvre, sinon d'avoir le premier remarqué leur ressemblance.

⁴³ « seinen lieben Schülern und angenommenen Kinden » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 89). Un thème qui réapparaît dans le cours du poème (*passim*).

⁴⁴ « getrewer vatter und meister » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 90).

⁴⁵ « So will ich meinen uralten namen Grobianum auff euch alle erben lassen und bleiben / damit meines stammens und namens bey euch / in allen groben stücken gedacht werde » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 90).

⁴⁶ « Nun wirt mir aber der mühe leider zu vil » (C. Scheidt, *Grobianus*, ed. cit., p. 89).

La seconde préface de sa *Geschichtklitterung* (1575) respecte en effet la fiction rabelaisienne du narrateur « buvant et mangeant »⁴⁷ pour composer. Le thème est cependant amplifié par un emprunt à Scheidt ...

Comme le dit à Bacchus le pieux C. Scheidt, en son *Grobianus* : « je dois commencer par m'en mettre un peu dans le gosier et en descendre un bon coup ! Vénérable Bacchus au gros bidon, remplis-moi donc la panse, en tirant une bonne saucisse grillée de ta sacoche ! Et puis de la fraîche bibine pour me réjouir ! Laisse-moi donc me bourrer ! Qu'il se fasse marcouler, celui qui trinque à ta santé ! Héhé... c'est ce qui s'appelle bien boire ! Maintenant, ça va : avant, j'étais malade »⁴⁸.

... ou pour mieux dire, un emprunt à Maître Grobianus, qui entame par cette prière à Bacchus le premier livre de son poème : mais l'identification qui s'opère dans l'esprit de Fischart entre l'auteur Caspar Scheidt et son personnage est ici avérée.

Comme on pouvait s'y attendre, le croisement des deux traditions se manifeste aussi dans le chapitre 24, qui décrit l'éducation de Gargantua par les sophistes : « *L'Ebaugedesmalpolie* d'Erasmus ne s'étant pas encore répandue », le prince règle son comportement sur *Les Douze Tables romaines du Grobien*⁴⁹. Il est permis de supposer que l'œuvre de

⁴⁷ F. Rabelais, *Gargantua*, prologue, p. 7.

⁴⁸ « Wie der fromm C. Scheit im Grobiano zu dem Baccho spricht, Ich muß mich vor eyn wenig kröpffen, Daß ich ein guten trunck mög schöpffen : Hör Bache mit dem großen Bauch, Lang mir dorther den vollen schlauch, Eyn gute Prätwurst auß dem sack, Daß mir ein küler trunck darauff schmack, Da laß mich thun eyn guten suff, Marcolfe sich der gilt dir drauff, Hehem, das heist eyn guter tranck, Jetz bin ich gsund, vor war ich kranck » (J. Fischart, *Geschichtklitterung*, Düsseldorf, Karl Rauch, 1963, p. 28). Marcoul, ou Marcolphe, est une figure du folklore allemand. Traditionnellement opposé à Salomon, qui représente la sagesse, il figure la folie. – Fischart fait une coupe dans les vers de Scheidt : « Ich müß mich vor ein wenig kröpffen / Daß ich ein güten trunck mög schöpffen / Da wil ich bschreiben grobe sitten / Hie hab ich grobe Fedren geschniten / Hab auch gnüg dinten und papeir / Wolan so kommt mir all zu steur : / Die sach ist groß und wirt mir saur / Sylvane kom du grober baur / Und sag mir heimlich in ein ohr / Daß ich nichts schreib : es sey dann war / Hör Bacche mit dem großen bauch/ Lang mit dort her den vollen schlauch / Ein güte Brätwurst auß dem Sack / Daß mir ein küler drunck drauff schmack. Ich will erlaben meine geist : / Man spricht was wüst ist macht auch feist. / Da laß mich thün ein güten suff. / Marcolffe sich der gilt dir druff. / Zehem, das heißt ein güter tranck. / Wolan ich schreib wer hören will. / Der burz die naß und schweig sein still » (*Grobianus*, ed. cit., p. 94).

⁴⁹ « Darnach thet er sich nach gelegenheit an, nach des Grobians zwölf Römischen Taffeln : dann die Morenkübelibet Erasmi war noch nicht auffkommen » (J. Fischart, *Geschichtklitterung*, ed. cit., chap. 24, p. 232). Nous n'avons trouvé trace d'aucun ouvrage littéraire intitulé *Les Douze tables romaines du Grobian*. *Morenkübelibet* est un mot-valise d'une densité extraordinaire, puisque s'y bousculent *mos* (la coutume, en latin), *Mor* (le porc), *Moriae Encomium* (titre original de l'*Eloge de la folie*), *Übel* (le mal), *Kübel* (le baquet), les *Quodlibeta* (ouvrages comiques d'humanistes parodiant le jargon universitaire).

Rabelais n'aurait pas aussi facilement attiré l'attention de Fischart, si celui-ci n'y avait trouvé quelque similitude avec les traditions comiques de sa nation : l'inconduite du jeune Gargantua lui valut peut-être son tardif *revival* en Allemagne.

En réalité, la *Geschichtklitterung* ressemble à une relecture grobianiste du pantagruélisme, comme en témoignent par exemple les amplifications et réductions pratiquées par rapport au texte original : la mangeaille et la boisson occupent ici une place accrue, contrairement aux thèmes sexuel et scatologique, sur lesquels les manuels de mauvaises manières s'appesantissaient rarement⁵⁰. De même, on ne saurait trouver trace chez Rabelais de la fonction que Fischart assigne à son livre : offrir aux lecteurs un miroir dans lequel ils puissent observer la dépravation de leurs propres mœurs, pour mieux se corriger ensuite, par inversion du modèle. Scheidt, en revanche, invitait son lecteur à prendre le *Grobianus* au rebours : « lis et relis ce petit livre, puis fais le contraire en toute occasion »⁵¹. Et Dedekind, avant lui, en usait de même. Fischart mentionne d'ailleurs l'exemple, qui nous est familier, des Spartiates enivrant leur esclaves à des fins pédagogiques⁵².

*

Ainsi, le grobianisme et le pantagruélisme se développèrent simultanément, ils eurent bien des traits en partage, mais leurs trajectoires tardèrent à se croiser. Quand enfin la rencontre eut lieu, en 1575, Rabelais et Scheidt étaient morts, Dedekind tranchait d'absconses disputes théologiques et ne se mêlait plus d'écriture que pour composer des pièces de théâtre aussi édifiantes qu'ennuyeuses.

III. Les spiritualités comiques

Reste à interpréter la coexistence de ces deux traditions, demeurées si longuement indépendantes, mais si proches pourtant par l'esprit qui les anime. Conformément au principe fixé dans notre préambule, nous n'aborderons pas le problème en termes sociologiques, mais plutôt

⁵⁰ Cf. F. Weinberg, « Fischart's *Geschichtklitterung*. A Questionable Reception of *Gargantua* », *Sixteenth Century Journal*, vol. 13, n° 3, 1982, p. 24, et B. Könneker, dans C. Scheidt, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. XV-XVI.

⁵¹ « Lies wol dies büchlin offt und vil / Und thü allzeit das widerspil » (C. Scheidt, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 83, page de couverture de l'édition de 1551).

⁵² J. Fischart, *Geschichtklitterung*, *ed. cit.*, première préface, p. 7, l. 17-27. Fischart connaissait sans doute cet exemple grâce à deux sources différentes : le *Grobianus* de Dedekind et le *Schaden der Drunckenheit* de Hans Sachs (1540). Cf. J. K. Glowa, *Johann Fischart's Geschichtklitterung*, New York, Peter Lang, 2000, p. 30.

d'après les perspectives, esquissées à grands traits, d'une histoire politico-religieuse de ce temps.

Un point de départ satisfaisant pourrait se trouver dans ce constat : Rabelais appartient au cercle des Évangéliques français, très sévères à l'égard de l'Église romaine ; Dedekind est pasteur ; Scheidt est luthérien et collabore à la Bible de Jean de Tournes ; Fischart, d'abord luthérien, puis calviniste, se montre un pourfendeur acharné des Jésuites, Franciscains et Dominicains⁵³. Comment expliquer que le pantagruélisme et le grobianisme se soient épanouis l'un comme l'autre dans un contexte aussi net de piété évangélico-réformée ?

*

Une caractéristique commune des auteurs allemands qui furent mentionnés au cours de cette étude est qu'ils ont tous inventé des sociétés fictives. Sébastien Brant rassemble ses fous sur un bateau ; Thomas Murner s'inspire des corporations professionnelles ; W.S. fonde un ordre monastique, qui nous rappellera qu'une des premières contenance de table (autre nom des traités de civilité) fut composée au 12^e s. par le chanoine Hugues de Saint-Victor à l'intention des novices⁵⁴ ; Friedrich Dedekind, à moindre bruit, et Caspar Scheidt, à plus haute voix, ouvrent des écoles ; Scheidt recrée même une sorte d'État autonome qui a son mode de vie (« Grobitet », « Grobitas », « Grobheit ») et ses habitants (« Grobianer », « Grobianiner »). De son côté, Rabelais invente le pantagruélisme, avec ses livres « pantagruéliques » et ses « pantagruélistes » qui « pantagruélisent » en les lisant ; il imagine en outre les statuts d'une abbaye, Thélème. Ces sociétés de fantaisie semblent être le révélateur d'un temps de crise ; elles participent d'un malaise diffus, éprouvé par les écrivains devant la dislocation du lien politique ; leur fonction est double : enfermer en elles (ou d'exclure hors d'elles, dans le cas de Rabelais) les éléments tenus pour perturbateurs, recréer par le rire une forme de communauté.

L'organisation de tels microcosmes varie cependant selon les auteurs. Brant donne la parole aux différentes espèces de fous successivement : non seulement son propos n'est pas prescriptif, même de manière parodique, mais il ne cherche pas vraiment à fonder un lien entre chacun des groupes ; aussi sa nef ne mérite-t-elle peut-être pas le nom de société, que nous lui donnions d'abord. Murner, quant à lui, fait de sa préface une prosopopée de la Corporation elle-même : il ne

⁵³ Le *Nachtrab oder Nebelkräh* (1570) s'attaque aux Jésuites. Les vers du *Von St. Dominici des Predigermonchs und St. Francisci Barfussers artlichem Leben* (1571) visent les Dominicains et les Jésuites.

⁵⁴ Cf. N. Elias, *op. cit.*, p. 130. Il s'agit du *De institutione novitiarum*.

s'intéresse pas vraiment aux hiérarchies qui structurent cette corporation. Le cas des textes spécifiquement grobianistes est, de ce point de vue, tout différent. Le propos y est prescriptif et les prescriptions sont énoncées par une instance individuée : Abbé de l'Ordre de la Porcherie chez W.S., maître anonyme chez Dedekind, Maître Grobianus chez Scheidt. Ces personnages instaurent avec les destinataires de leurs discours un rapport d'autorité. Maître Grobianus parle même de ses « disciples » (« meinen groben Discipeln »)⁵⁵.

Le narrateur inventé par Rabelais, Maître Alcofribas Nasier, s'adresse lui aussi à ses « bons disciples »⁵⁶, qu'il cajole ou rudoie selon son humeur du moment. Et ce n'est probablement pas une coïncidence : Rabelais, comme moine – qui défroque – puis comme étudiant en médecine, a eu le temps d'apprendre ce que magistère et discipline veulent dire ; il ressemble en cela à Dedekind, maître ès arts puis étudiant en théologie, avant de devenir pasteur, ou à Scheidt, pédagogue.

*

Mais les explications biographiques de cette espèce ne mènent jamais bien loin. Considérons plutôt l'épilogue de *Pantagruel*, qui ouvre une piste autrement fructueuse. Alcofribas s'en prend aux « Sarrabovittes, Cagotz, Escargotz, Hypocrites, Caffars, Frapars, Botineurs, et aultres telles *sectes* de gens »⁵⁷. Visés, les théologiens de la Sorbonne, qui ont censuré la chronique pour obscénité. Or, si ces théologiens appartiennent à des *sectes*, c'est qu'ils sont aussi des moines, et que les moines *suivent* (*sequor*) une règle édictée par le fondateur de leur ordre : cet emploi du substantif *secte* est commun parmi les Evangéliques. On le retrouve par exemple chez Marot, dans la *Déploration de Florimond Robertet*. Sous un voile allégorique, le poète décrit ici l'Eglise romaine, et éreinte le clergé régulier :

[...] Sa robe elle mussait
Sous un manteau qui humble paraissait,
Où plusieurs draps divers furent compris
De noir, de blanc, d'enfumé et de gris,
Signifiant de *sectes* un grand nombre
Qui sans travail vivent dessous son ombre⁵⁸.

⁵⁵ C. Scheidt, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 90.

⁵⁶ F. Rabelais, *Gargantua*, *ed. cit.*, prologue, p. 6.

⁵⁷ F. Rabelais, *Pantagruel*, *ed. cit.*, p. 336.

⁵⁸ C. Marot, *Adolescence clémentine* [et autres poèmes], Paris, Gallimard, 1987, « Déploration de Florimond Robertet », p. 261, v. 73-78 (nous soulignons). Noires, blanches, enfumées et grises sont les bures portées dans les différents ordres mendiants.

Il faut lire Erasme pour comprendre ce que le comportement de ces moines a de scandaleux :

Ils ne mettent pas leur zèle à ressembler au Christ, mais à ne pas se ressembler entre eux. Ils trouvent aussi dans leurs surnoms une bonne part de leur bonheur, car cela les réjouit d'être appelés cordeliers, et certains parmi eux colétans, d'autres mineurs, d'autres minimes, d'autres bullistes. A l'inverse, voici les bénédictins, et voilà les bernardins ; ici, les brigittins, là les augustins ; ici, les guillemites, là les jacobites, comme si c'était trop peu d'être appelés chrétiens !
Vraiment ...⁵⁹

Les Evangéliques ou, à plus forte raison, les Réformés n'admettent pour toute règle de vie que l'obéissance au Christ. A leurs yeux, le reste est idolâtrie. Et ils ne reconnaissent, pour toute communauté spirituelle ou morale, que l'Eglise⁶⁰.

Mais que fait Alcofribas sinon fonder un nouvel ordre, l'ordre des pantagruélistes, comme si c'était trop peu d'être appelé chrétien ? Et à qui ressemble-t-il, lorsqu'il se fait appeler Maître, sans jamais présenter ses titres ? A un de ces théologiens pourris d'orgueil qu'Erasme déteste :

Ils se croient tout proches des dieux chaque fois qu'on les salue presque dévotement du titre de "*Magistri nostri*" – mots dans lesquels se cache, selon eux, quelque chose de comparable à ce qu'est chez les Juifs le tétragramme. C'est pourquoi ils disent qu'il est impie d'écrire MAGISTER NOSTER autrement qu'en majuscules. Quant à celui qui dirait par inversion : "*Noster Magister*", il ruinerait tout d'un coup toute la majesté du titre de théologien⁶¹.

Cette relecture de Rabelais nous signale que les rêveries littéraires sur le thème du magistère sont au XVI^e s. indissociables des considérations religieuses qui les entourent. Et elle nous aide par conséquent à appréhender la tradition allemande dans ses inflexions. Car il n'est pas interdit de penser que la sensibilité luthérienne de Scheidt, de Dedekind – et peut-être de W.S. – entre dans leur décision d'employer un discours prescriptif et d'instituer un magistère de fiction analogue à celui qu'exerce Alcofribas, quoique cette analogie n'ait pas

⁵⁹ « Nec illud studio est, ut Christo similes sint, sed ut inter se dissimiles. Porro magna felicitatis pars est in cognomentis, dum hi funigeros appellari se gaudent et inter hos alii Coletas, alii minores, alii minimos, alii bullistas. Rursum hi Benedictinos, illi Bernardinos : hi Brigidenses, alii Augustinenses : hi Guilhelmitas, illi Iacobitas, quasi vero parum sit dici Christianos » (Erasme, *Eloge de la folie* [*Encomium Moriae*], in *Opera omnia*, Amsterdam – Oxford, vol. 4, t. 3, p. 160).

⁶⁰ C'est-à-dire le rassemblement des vrais chrétiens. Bien entendu, les catholiques romains, les réformés, les évangéliques, ne se font pas de cette Eglise la même idée.

⁶¹ « Diis proximos sese ducunt, quoties quasi religiose *magistri nostri* salutantur, in quo quidem nomine tale quiddam subesse putant, quale est apud Iudaeos τετραγράμματον. Itaque nefas aiunt esse MAGISTER NOSTER secus quam majusculis scribere literis. Quod si quis praepostere *Noster magister* dixerit, is semel omnem theologicici nominis peuerterit maiestatem » (Erasme, *Eloge de la folie* [*Encomium Moriae*], *ed. cit.*, p. 158 [trad. C. Blum]).

été voulue : le scandale sous-jacent du grobianisme tiendrait alors à cette usurpation de l'autorité par des personnages qui n'ont aucune légitimité à l'exercer, et qui n'inculquent en autrui les principes d'une rustrerie égoïste que pour conforter le culte dont ils entendent faire eux-mêmes l'objet. A l'inverse, la position historique de Brant, qui compose sa *Nef* bien avant que ne débute la crise religieuse, ou la foi de Murner, ferme opposant à la Réforme, expliquent peut-être que ces deux auteurs s'en soient tenus à un discours descriptif, beaucoup plus neutre.

*

Les mortifications corporelles n'ont pas bonne presse, elles non plus. Alcofribas, paradoxal cicérone de notre enquête, dénonce ces auto-punitions, ces « jeûnes et macérations de la sensualité » qui raffinent plutôt l'orgueil qu'ils ne débouchent sur une élévation de l'esprit. Erasme et Luther, avant lui, les avaient révoqués avec virulence :

Tu jeûnes, tu pratiques l'abstinence en des matières qui ne salissent pas l'homme : et tu ne te retiens pas des discours obscènes qui souillent et ta conscience et celle d'autrui ? Tu enlèves au corps sa nourriture : et ton âme se gorge des siliques des cochons⁶² ?

Or, nous croyons que cette critique, dans laquelle se retrouvent de nouveau les Evangéliques et les Réformés, contribua à l'émergence d'une certaine forme de spiritualité comique. L'espace abstrait de la littérature recueillit une ascèse qui ne pouvait plus s'exercer uniquement sur la chair.

L'ambivalence du texte rabelaisien, dont le lecteur ne sait trop s'il doit le prendre au sens littéral ou au sens figuré, à la bouffonnerie ou d'un air grave, peut s'interpréter sous ce jour⁶³. Voyez les liminaires de *Gargantua* : le dizain vous avertit que « peu de perfection vous apprendrez, si non en cas de rire »⁶⁴; mais l'auteur du prologue vous invite à rompre l'os et à sucer la « sustantifique mouelle »; puis il prend le soin de vous informer qu'il ne pense pas qu'Homère ait jamais cru aux allégories que ses commentateurs lui ont prêtées ; mais il vous recommande d'appliquer à *Gargantua* le même genre de lecture dont ces exégètes idiots ont abusé⁶⁵. Autrement dit : ne me croyez pas quand je vous dis que je suis sérieux, croyez-moi, ne me croyez pas, croyez-

⁶² « Jejunium agis, et abstines ab iis, quae non coinquant hominem, et non contines ab obscœnis sermonibus, qui polluunt et tuam, et alienam conscientiam ? Corpori subducitur cibus, et anima siliquis porcorum sese ingurgitat » (Erasme, *Enchiridion militis christiani*, Lyon, Sébastien Gryphe, 1541, p. 114 [trad. A. Godin]).

⁶³ Les remarques qui suivent seront utilement éclairées par les conclusions du colloque Rabelais (McGill, août 2006), qui portait sur la notion d'hybridité. Actes à paraître chez Droz.

⁶⁴ F. Rabelais, *Gargantua*, *ed. cit.*, p. 3.

⁶⁵ F. Rabelais, *Gargantua*, *ed. cit.*, p. 7.

moi, et ainsi de suite⁶⁶. L'effet comique est garanti. Mais c'est aussi un habile moyen de plonger le lecteur attentif dans l'hébétude la plus complète et de mortifier ses certitudes. L'acte littéraire appelle ce lecteur à une humilité authentiquement spirituelle, que n'entachera aucune vaine gloriole. Il le contraint à déposer sa confiance en celui seul qui ne la trahit jamais : non pas l'auteur, non pas le narrateur, non pas un homme, mais le Christ.

Voyons maintenant les liminaires du *Grobianus* de Dedekind, consultés dans l'édition de 1549 : le quatrain d'un mystérieux « railleur caché » (« Irôn chleuastès ») invite le lecteur à délaisser « les traités moraux et moroses des Sages »⁶⁷; le poème d'un dénommé Bukhard Mithoff, ami de Dedekind, l'invite à « tempérer de jeux ses travaux »⁶⁸; mais la roide préface de l'auteur l'invite au contraire à réformer ses mœurs. Mortification semblable à celle que produit le texte de Rabelais, quoique moins développée dans ses péripéties. On aurait, du reste, tort de réduire le grobianisme à sa dimension moralisatrice. Car il repose, quel que soit le poème que l'on consulte, sur l'antagonisme de deux pôles : d'un côté, le plaisir manifeste que procure l'énoncé des rustreries, et la saine détente qui en résulte ; de l'autre, l'intention édifiante. La mortification procède précisément de la tension entre ces deux pôles et de leur réversibilité permanente. Aussi ne pouvions-nous décider tout à l'heure si Fischart confondait ou pas Scheidt avec Maître Grobianus : car Scheidt est et n'est pas Maître Grobianus. « Ne l'un ne l'autre, et tous les deux ensemble »⁶⁹.

*

Analyser ainsi la parenté entre pantagruélisme et grobianisme évite au critique tout jugement de valeur sur chacune de ces traditions. Mais le risque est d'ignorer les différences de contexte, et c'est par là qu'il faut finir : ces spiritualités comiques ont leurs nuances.

Chez Rabelais, l'ambivalence fermente au grand jour, sans trêve ni tabou : l'excès – tout l'excès – est franchement assumé. Friedrich

⁶⁶ Pour une étude détaillée de la contradiction logique qui innerve ce prologue, notamment en sa dernière partie : T. Vigliano, « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua !* », *@analyses*, vol. 3, n. 3 (été 2008), p. 74-98, <http://www.revue-analyses.org/document.php?id=1168>.

⁶⁷ « Ethica concedant veterum morosa Sophorum » (F. Dedekind, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 30-31).

⁶⁸ « Non semper tristi ducit sua tempora vultu / Prudens, sed curas temperat ipse iocis » (F. Dedekind, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 32-33).

⁶⁹ Ainsi répond Trouillogan, le philosophe Pyrrhonien, à Panurge qui lui demande s'il est marié (F. Rabelais, *Tiers livre*, *ed. cit.*, chap. 36, p. 465). Aphorisme dans lequel se résume l'ambivalence mortifiante des traditions comiques à la Renaissance.

Dedekind et Caspar Scheidt comptent davantage leurs pas : pour devancer les objections des censeurs, ils insistent plus volontiers sur la dimension satirique de leurs oeuvres, et évitent de franchir certaines limites ; leurs disciples ne se débraguent pour ainsi dire pas, et leurs pets ont quelque chose d'immatériel ; ils ne jurent pas non plus. (Bakhtine relève ces différences, mais sa position lui interdit d'en rendre compte de façon neutre.)

Chez Rabelais, un ailleurs se dessine : l'Utopie. Et une autre Eglise se fait jour : Thélème, explicitement présentée comme un contre-monastère⁷⁰. Friedrich Dedekind et Caspar Scheidt recréent eux aussi une sorte d'autre monde, mais sans lui donner de consistance géographique. Et le thème religieux n'est plus chez eux qu'un arrière-plan lointain : à peine le premier fait-il une vague allusion aux Frères mendiants⁷¹, et change-t-il dans la version de 1552 son railleur caché en évêque⁷²; à peine le second se souvient-il sur le tard qu'il existe un « ordre des Grobianistes »⁷³. Le précédent de W. S. montre pourtant qu'il y avait là matière à rire. Et l'exemple du Curé de Kalenberg, piquant aigrefin du folklore germanique que Maître Grobianus ne dédaigne pas d'inviter dans son panthéon personnel⁷⁴, pouvait être plus avantageusement suivi.

Rabelais lutte contre les abus d'une Eglise instituée dont les assises, en France, ne sont pas près de s'ébranler : l'Eglise catholique romaine. Règles monastiques, macérations, idolâtrie : ces fausses valeurs continuent de hanter son existence quotidienne ; elles justifient, par contre-coup, l'ampleur de la subversion et rendent nécessaire un départ vers l'ailleurs. Friedrich Dedekind et Caspar Scheidt appartiennent à une autre Eglise, qui a eu son heure de révolte (1519-1525 environ), mais qui s'est institutionnalisée à son tour : l'Eglise luthérienne. Les fausses valeurs des catholiques romains les rebutent, elles continuent de les menacer, mais ne les obsèdent plus. Ils connaissent en outre le prix de la subversion : les troubles socio-confessionnels et les séditions qui

⁷⁰ « [Frère Jean, pour qui Thélème est fondée,] requis à Gargantua qu'il instituast sa religion au contraire de toutes autres » (F. Rabelais, *Gargantua*, *ed. cit.*, chap. 52, p. 137).

⁷¹ Les autres n'ont qu'à chercher la richesse à la sueur de leur front ! Le grobianiste quant à lui fera partie de la troupe des Frères Mendiants (« Sic cum divitiis alii atque labore fruentur / Tu Mendicantum de grege frater eris », F. Dedekind, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 162-163).

⁷² « Irôn chleuastès » est alors remplacé par « Irôn episcopotes ».

⁷³ C. Scheidt, *Grobianus*, *ed. cit.*, « Beschluß » (conclusion), p. 238.

⁷⁴ « Den Pfaffen auch von Kalenbergk / Der trib sein tag vil narrenwerck » (C. Scheidt, *Grobianus*, *ed. cit.*, p. 92).

ravagent entre 1525 et 1526 certaines régions d'Allemagne ont fait soixante mille morts ; la guerre que mène Charles Quint contre la Ligue de Smalkade, qui regroupe les Etats réformés, s'est provisoirement achevée au profit de l'Empereur. Et c'est pourquoi les pères de *Grobianus*, suivant en ceci la politique de Philippe Melanchthon, donnent leurs suffrages à l'apaisement. Non pas à la compromission, mais à l'apaisement. Leurs écrits sont assez fous pour garder le souvenir de l'ancienne révolte et assez sages pour porter la trace de son progressif épuisement.

*

Quand Johann Fischart trempe sa plume acérée dans l'encre, le contexte politico-religieux a changé. Le nouvel ordre fondé par Ignace de Loyola connaît une fulgurante expansion. L'influence des Dominicains et des Franciscains n'a pas régressé, bien au contraire. Le catholicisme romain regagne du terrain jusqu'en terre protestante. L'heure n'est plus à grobianiser mollement.

Dans ces conditions, récrire *Gargantua*, ressusciter Thélème⁷⁵ fait sens. Mais si le souvenir de Dedekind et de ses graves avertissements se maintient au moment d'inaugurer la *Geschichtklitterung*, si la sainte mémoire de Caspar Scheidt fait escorte au transfert en Allemagne des mânes encore effervescents de Rabelais⁷⁶ – en un mot, si le pantagruélisme s'imprègne malgré tout de profondes teintes grobianisantes – c'est que l'itinéraire de Fischart, de l'Eglise luthérienne à l'Eglise calviniste, ne fut jamais celui d'un libertaire : sa piété ne le conduit pas à jeter étourdiment aux orties toute tradition.

Dans l'accent de leur rire, le credo de ces hommes.

⁷⁵ J. Fischart, *Geschichtklitterung*, ed. cit., chap. 54-57, p. 403-429.

⁷⁶ Fischart sait que Rabelais n'est pas bien vu des Eglises instituées. Il doit justifier son entreprise. Aussi admet-il que l'auteur du *Gargantua* n'était pas un saint : mais il réfute l'accusation d'athéisme (*Geschichtklitterung*, ed. cit., première préface, p. 11).